

— Je ne veux pas vous tromper, Renée ; je ne pense pas qu'il en puisse être autrement. Mon oncle est têtu dans ses idées ; il avait formé de beaux plans pour moi et ne me pardonnera pas de les renverser. Mais je ne puis pas sacrifier aux exigences de mon oncle le repos et le bonheur de ma vie ; je ne troquerai pas contre un château mon indépendance et ma dignité. Un jour viendra peut-être où il comprendra mes motifs et saura les apprécier. Priez pour notre bonheur, Renée, jusqu'à ce que ce jour soit venu !

— Oh ! oui, dit la jeune fille avec émotion ; je prie ! Autrement, que pourrais-je faire, moi qui penserai sans cesse à vos luttes et à vos épreuves sans qu'il me soit donné de les partager et de les adoucir. Et vous, ne prierez-vous pas ? Savez-vous comment on prie ?

— Je ne le savais pas, dit Albert sérieux, mais hier soir vous me l'avez enseigné. Et je pourrais parler à Dieu à présent, car je comprends tout ce qui est sublime maintenant que je vous aime. Oui, Renée, je suis chrétien.

— Je crois en vous, et j'espère, dit Renée avec un rayon de joie dans les yeux. Quand nous allons être seuls, mon père et moi, dans notre grande maison déserte, nous nous retrouverons tous unis par la prière, au pied du grand crucifix, et vous reviendrez un jour peut-être vous y agenouiller avec nous !

— Et d'ici là, vous ne m'oublierez pas, Renée ? Et je vous retrouverai fidèle à notre amour naissant, à nos vieux souvenirs ? dit le jeune homme.

— Oui, répondit-elle avec émotion, je m'attacherai à votre souvenir comme le lierre à cette statue. Ce n'est pas dans la solitude qu'on oublie. Albert, ayez la force ; moi, j'aurai la constance. C'est là notre rôle à tous deux.

— Enfin Albert, après un adieu plein d'amertume, vit disparaître le toit de la Maison-Grise et regagna la route de Paris.

ETIENNE MARCEL.

(A continuer.)

### Les suites d'une adoption.

Les fanfares militaires sonnaient la retraite, et les cloches de la cathédrale d'Auch appelaient les fidèles à la prière.

La classe venait de finir : maîtres et écoliers avaient poussé ensemble un soupir de satisfaction et se disposaient allègrement à aller respirer dehors un air plus pur.

Il faisait une de ces belles et tièdes soirées de printemps. Les enfants jouaient dans les rues et faisaient retentir l'air de leurs cris joyeux.

A cette heure tout était vie et animation dans la ville.

Sans se laisser distraire par le mouvement qui se faisait autour de lui, un jeune garçon, d'une douzaine d'années, marchait à pas précipités. Il tenait à la main des livres de classe soigneusement attachés avec une courroie. C'était plaisir de le voir descendre en courant les *pousterles*.

On appelle ainsi des escaliers fort raides et fort glissants qui servent de communication entre la ville haute et la ville basse. Bâtie en amphithéâtre, Auch présente de loin un assez joli coup-d'œil. Sa situation est plus pittoresque que commode.

L'écolier ne semblait nullement gêné par les difficultés du trajet. Après être descendu pendant longtemps,

il se trouva enfin sur un terrain uni. En passant près du mur d'un jardin, il cueillit une branche de lilas qui pendait en dehors, reprit sa marche en chantonnant et arriva dans une petite ruelle.

Une boutique de nouveautés en faisait le principal ornement : ce fut là que le jeune garçon s'arrêta.

Presque en même temps, une petite fille de six à sept ans entrât dans la ruelle par le côté opposé, son panier au bras. Elle aussi venait de passer sa journée au couvent des Ursulines.

L'écolier ne fit qu'un bond vers elle. Il lui donna les fleurs qu'il avait cueillies à son intention, la déchargea de son panier, et, se tenant par la main, les deux enfants entrèrent dans la boutique.

Au comptoir, une femme d'une trentaine d'années était assise. Elle promenait un regard satisfait sur les marchandises empilées et rangées en bon ordre. Les enfants coururent à elle. En échange de leurs caresses, ils reçurent un baiser pas bien tendre, la fillette surtout. Ils ne semblaient même pas le remarquer, et s'installèrent sur le seuil du magasin.

Ils formaient ainsi un joli tableau, joli peut-être par le contraste qui existait entre eux.

La petite fille, d'une beauté idéale, aurait fait les délices d'un peintre. Seulement, il lui eut probablement été difficile de rendre exactement le velouté et l'éclat de ses grands yeux bruns frangés de longs cils noirs, la riche teinte de ses cheveux fins et soyeux, et la finesse incroyable de son teint. Son front large et élevé avait la blancheur de l'ivoire. Dans toute la ville, on la cait comme une merveille.

Le garçon, au contraire, pâle, chétif, était trouvé fort laid. Tous ses mouvements étaient gauches et disgracieux. Cependant, il y avait en lui quelque chose qui attirait le regard. Une rare expression de bonté était répandue sur cette physionomie enfantine, une vive intelligence rayonnait parfois dans ses yeux et illuminait son visage pensif. Il avait conscience de sa laideur, se l'exagérait même, et cela le rendait timide. Il fréquentait peu ses camarades, qui le plaisantaient et l'accusaient de jouer à la poupée avec sa petite compagne. Ces moqueries le faisaient rougir et pleurer de colère, mais il les oubliait en rentrant chez lui et ne pensait qu'à amuser la jolie Marthe.

Ce soir-là, il se mit à tresser un panier de jone, dont elle avait envie depuis longtemps. La petite fille ne se possédait pas de joie.

Les deux enfants étaient si absorbés, l'un dans son travail et l'autre dans son admiration, qu'ils n'entendaient pas l'annonce du souper qui leur était donnée par la voix glapissante de la marchande.

— Tu mériterais une taloche, Édouard, dit-elle en venant les chercher. C'est une honte de me faire égosiller ainsi. Grand fainéant, qui se met à jouer plutôt que d'étudier ses leçons pour demain !

— Mais, maman, j'ai bien travaillé aujourd'hui, répondit-il d'une voix soumise. Je finissais à présent un panier pour Marthe, qui....

— Marthe ! Marthe ! toujours la même chanson ! Ce ne sera pas Marthe qui te donnera un état plus tard. Crois-tu que ce soit pour que tu fasses des paniers à Marthe que ton père passe toute la sainte journée sur les routes à la rage du soleil ? Si cela continue, je mettrai la petite pensionnaire au couvent.

Cette menace, déjà faite bien des fois, était toujours